

**EC** Vol. 7  
Etudes contrastives

Agnès Celle

## **Temps et modalité**

L'anglais, le français et l'allemand  
en contraste

Peter Lang

**EC** Vol. 7  
Etudes contrastives

Agnès Celle

## **Temps et modalité**

L'anglais, le français et l'allemand  
en contraste

Peter Lang

# Linguistique et comparaison des langues

L'étude présentée dans cet ouvrage porte sur l'anglais, comparé essentiellement au français et minoritairement à l'allemand. Elle a été menée à partir de corpus bilingues (anglais ↔ allemand ou anglais ↔ français) et parfois trilingues. Cet examen limité à trois langues, qui sont au demeurant abondamment décrites, pourrait paraître restreint au regard des études typologiques, qui comparent à grande échelle des langues diverses et de préférence mal connues. Dans une perspective contrastive en revanche, comparer trois langues simultanément démultiplie le nombre de combinaisons dès lors que l'on prend en compte leurs différences à partir d'un corpus traduit. Ainsi, l'étude contrastive de marqueurs tels que *now*, *maintenant*, *nun* et *jetzt*, nécessite, outre des corpus unilingues comparables dans chacune des langues considérées, un corpus pour chaque sens de traduction examiné. En l'absence de marqueur comparable dans l'autre langue étudiée, c'est prioritairement dans le sens langue de départ / langue cible que la comparaison peut s'effectuer. Dans le cas du conditionnel journalistique français par exemple, il n'existe pas de marqueur verbal équivalent en anglais, alors qu'il existe au moins deux marqueurs verbaux comparables en allemand (le subjonctif I et le modal *sollen*). L'analyse contrastive peut donc s'effectuer de façon privilégiée dans le sens français / anglais ou français / allemand, mais il est plus difficile de la mener à partir de l'anglais, faute de marqueur comparable, ou à partir de l'allemand, le subjonctif I et le modal *sollen* ayant par ailleurs des emplois qui ne correspondent pas au conditionnel dit journalistique du français. Ces contraintes qui tiennent au domaine du comparable tendent à limiter le nombre de langues comparées dans une optique contrastive. Il semble en effet difficile d'étendre l'analyse au-delà de trois langues envisagées simultanément, non pour des raisons techniques – puisque à l'heure des corpus traduits informatisés cela entre désormais dans le domaine du possible – mais parce que l'analyse devient très lourde si l'on souhaite examiner plusieurs combinaisons. Ainsi, l'analyse «multidi-

mensionnelle»<sup>1</sup> des différentes combinaisons dans la traduction de *maintenant* et de ses équivalents en anglais et en allemand nécessite la constitution puis l'analyse d'un corpus pour chaque sens de traduction. À l'inverse, si l'on prend une seule langue comme langue de départ dans le cadre d'un travail «multilingue» et non «multidimensionnel», un seul corpus est constitué pour chaque paire de langues comparées, ce qui démultiplie les possibilités de comparaison inter-langues. Selon le type de sujet envisagé, et notamment en l'absence de marqueur comparable dans une autre langue, l'analyse «multilingue» peut être justifiée. Dans le cas du conditionnel journalistique évoqué ci-dessus, un seul corpus par paire de langues mises en contraste peut suffire, mais l'analyse reste en suspens puisque les quatre autres combinaisons à partir de l'anglais et de l'allemand sont laissées de côté. Aux difficultés de constitution de corpus contrastifs s'ajoutent donc des contraintes spécifiques à l'analyse contrastive elle-même, qui prend plus de temps que l'analyse unilingue et nécessite notamment d'évaluer le type de corpus le mieux adapté en fonction du sujet d'étude.

Dans l'analyse unilingue, on cherche à étudier un problème linguistique à partir d'un corpus dans une langue donnée, en faisant des manipulations et des mises en contraste à l'intérieur de cette langue. L'analyse contrastive, quant à elle, vise à mettre en évidence des schémas récurrents qui révèlent des différences entre les systèmes linguistiques étudiés. L'analyse contrastive contribue ainsi à faire apparaître des particularités propres à chacune des langues considérées qui ne ressortiraient pas nécessairement d'une analyse unilingue. Il apparaît en effet qu'en fonction des spécificités de chaque langue, les analyses unilingues tendent à se consacrer à certaines questions et à en délaisser d'autres. Par exemple, dans les travaux linguistiques consacrés au français, l'emploi

1 La distinction évoquée ici est celle que fait Johansson (2002b: 48-49) entre la comparaison multilingue et la comparaison multidimensionnelle. Il n'est pas surprenant que selon le type de comparaison, les limites fixées quant au nombre de langues comparées ne soient pas les mêmes. Ainsi, dans la comparaison multilingue à partir d'une seule langue, le Oslo Multilingual Corpus comprend à l'heure actuelle six langues à partir de l'anglais comme langue d'origine. Dans la comparaison multidimensionnelle en revanche, le nombre de langues est limité à trois, ce qui implique six combinaisons: allemand / anglais, allemand / norvégien, anglais / norvégien, anglais / allemand, norvégien / allemand, norvégien / anglais.

du futur dans les temporelles n'est pas abordé car il est d'emblée considéré comme non problématique. C'est une question qui intéresse bien plus les anglicistes, et on comprend aisément pourquoi. Pourtant, la comparaison entre deux langues qui gèrent si différemment la référence à l'avenir est riche d'enseignements y compris pour le français. En anglais, les propositions temporelles qui font référence à l'avenir, à la différence des autres temporelles, adoptent un repérage comparable à celui des hypothétiques. En français, le futur est employé dans les temporelles à référence future au même titre qu'un autre temps dans une temporelle à référence passée. Il s'agit là d'une indication importante quant au statut de l'avenir, que l'on sous-estime si l'on ne compare pas le français à d'autres systèmes linguistiques. Ce contraste révèle une différence fondamentale quant au statut du non-certain et à ses répercussions linguistiques. La référence à l'avenir n'est pas ici un facteur isolé. On pourrait appliquer le même raisonnement à l'analyse unilingue du passé composé dans un exemple comme «Le concierge a les yeux rouges. Il a pleuré».<sup>2</sup> En français, on a un énoncé assertif. Mais la confrontation inter-langues montre que dans des conditions similaires, de nombreuses langues vont avoir recours à des modalisations ou à des procédés de type médiatif. Si on limite l'analyse au français, on risque de passer sous silence les conditions dans lesquelles l'assertion peut s'effectuer dans cette langue, et de négliger certains emplois du passé composé. A cet égard, l'analyse contrastive, au même titre que l'analyse typologique, oblige à s'interroger sur le marquage de certains phénomènes dans une perspective inter-langues, et sur les raisons pour lesquelles certains phénomènes ne sont pas marqués dans une langue donnée, alors qu'ils passeraient inaperçus en dehors d'un cadre comparatif.<sup>3</sup>

La mise en contraste d'un corpus dans une langue et de sa traduction dans une ou deux autres langues vise à dégager des récurrences dans une

2 Exemple emprunté à Guentchéva (1994). Voir plus loin p. 7.

3 L'analyse de l'acquisition du langage (et des «fautes» des enfants, par exemple l'emploi du conditionnel dans les protases en *si*) est également de nature à favoriser ce type de questionnement à l'intérieur d'une langue donnée, parce qu'elle met en lumière les écarts entre un système linguistique et la norme intériorisée par l'enfant.

analyse différentielle. Sur ce point, la linguistique contrastive se distingue à la fois de l'analyse portant sur une seule langue et de l'approche typologique, qui va au contraire chercher à repérer des régularités inter-langues dans une perspective beaucoup plus vaste, comme le souligne König<sup>4</sup> (introduction in Dahl 2000: v): «Language typology is the study of regularities, patterns and limits in cross-linguistic variation.» Les travaux en typologie de ces dernières années ont cherché à élargir la connaissance de langues jusqu'à présent peu étudiées et à dresser la distribution des catégories<sup>5</sup> linguistiques dans les différentes langues en fonction des zones géographiques<sup>6</sup>. Ces travaux ont permis d'une part de relativiser la place des systèmes des langues romanes et germaniques, qui désormais ne sont plus considérés comme la norme linguistique, d'autre part de réexaminer les langues romanes et germaniques à la lumière des autres systèmes. On peut ici rappeler l'examen que fait Benveniste (1966: chap. VI notamment pp. 70-73) des catégories aristotéliennes, dont il met en question la portée universelle. Benveniste montre en effet que la table des prédicats d'Aristote est étroitement liée à la structure linguistique de la langue grecque. Il prend l'exemple du verbe *être*, dont il explicite les divers emplois en grec (copule, notion nominale, construction avec différents prédicats etc.), et conclut qu'il s'agit là d'un fait de langue propre à la langue grecque après avoir confronté celle-ci à une langue typologiquement différente: la langue ewe, parlée au Togo, dans laquelle cinq verbes distincts correspondent au verbe *être*. Benveniste se montre cependant prudent, conscient que l'analyse de la langue ewe reste prisonnière de la langue de départ:

Cette description de l'état de choses en ewe comporte une part d'artifice. Elle est faite au point de vue de *notre* langue, et non, comme il se devrait, dans les cadres de la langue même. A l'intérieur de la morphologie ou de la syntaxe ewe, rien ne rapproche ces cinq verbes entre eux. C'est par rapport à nos propres usages

- 4 Responsable du projet Eurotyp.
- 5 Benveniste (1974: 126) définit ainsi les catégories: «L'évolution d'une langue prise comme système de signes consiste dans les transformations subies par ses catégories. On entendra par catégories les classes de formes caractérisées distinctivement et susceptibles de fonctions grammaticales.»
- 6 Voir notamment le projet de recherche européen «Typology of Languages in Europe» (Eurotyp). A l'heure actuelle, le World Atlas of Linguistic Structures (WALS) est en préparation au Max-Planck-Institut de Leipzig.

linguistiques que nous leur découvrons quelque chose de commun. Mais là est justement l'avantage de cette comparaison «égocentriste»; elle nous éclaire sur nous-mêmes; elle nous montre dans cette variété d'emplois de «être» en grec un fait propre aux langues indo-européennes, nullement une situation universelle ni une condition nécessaire. (Benveniste, 1966: 72-73)

La méthode comparatiste que préconise Benveniste nous intéresse doublement. D'une part, la comparaison du verbe *être* en grec avec ses cinq équivalents dans la langue ewe correspond précisément à la démarche contrastive, qui, à la différence de l'analyse unilingue, va permettre de relativiser un phénomène par rapport à une langue donnée par le biais d'un corpus comparable ou d'un corpus traduit. D'autre part, elle nous conduit à nous interroger sur la façon dont cette mise en regard peut nous éclairer sur nous-mêmes. L'exemple du médiatif, sur lequel nous reviendrons dans la deuxième partie, est parlant. Il s'agit en effet d'un domaine que les travaux typologiques ont largement exploré au point de conduire à un renouvellement de la recherche dans les langues romanes et germaniques. Dans ce domaine, l'analyse contrastive peut apporter un éclairage utile en incitant à une certaine vigilance quant à l'application des résultats des recherches typologiques sur des langues qui ne disposent pas de la catégorie du médiatif.